

cette rangée porte fruit, cette année. Nous venons de cueillir d'un de ces arbres trente-trois pommes, et il en était tombé un égal nombre. Ces pommes sont les plus belles que nous ayons vues, cette saison. Les Baldwin sont belles aussi, nonobstant la sécheresse du temps et du sol.

Prenez donc courage, jeunes gens, et mettez-vous à planter des arbres. N'écoutez pas ceux qui disent que l'homme qui plante un verger n'en cueille pas les fruits lui-même, mais les laisse à la génération suivante. Avec l'attention convenable vous pourrez cueillir des fruits de vos arbres, deux ou trois ans après les avoir plantés.—*Ploughman.*

ASSEMBLÉE PUBLIQUE TENUE A ARMAH, LE JEUDI, 10 AOUT, 1854.

Il y a eu aujourd'hui au palais de justice, une assemblée nombreuse et influente. Sa grâce, le duc de Leicester, président de la Société Royale des Améliorations en Agriculture, a présidé, supporté par le comte d'Erne, vice-président de la société; le comte de Clancarty, président du conseil; lord Talbot, de Molahide, Sir Percy Nugent, et autres.

M. Harkness, en introduisant M. Andrews à cette assemblée, a trouvé à propos d'expliquer qu'un nombre de membres influents de la société, considérant qu'il serait de beaucoup d'importance que le sujet de la culture du lin fût discuté d'une manière convenable, à l'occasion de la présente réunion agricole, on lui a conseillé de demander à M. Andrews un écrit qu'il avait obligamment promis de préparer, et M. H. allait maintenant le mettre devant l'assemblée, à sa satisfaction, comme il en était assuré.

John Andrews, écr., de Comber, (agent du très noble marquis de Londonderry,) s'est alors adressé à l'assemblée :

A la demande du conseil, telle qu'elle m'a été communiquée par le secrétaire, je me propose de soumettre à cette assemblée quelques observations sur la culture du lin, envisagée relativement au progrès et à l'intérêt agricole.

Ce paraîtrait être employer inutilement le temps de l'assemblée, que de répéter les exposés statistiques et les calculs par lesquels a été prouvé le grand avantage que l'Irlande retire de sa principale manufacture; il est presque aussi inutile de rappeler à l'agriculteur qu'il y a une grande et croissante demande pour un approvisionnement de la matière brute de cette manufacture, pour laquelle ceux qui s'y adonnent ont encore à compter considérablement sur le producteur étranger, quoiqu'il soit généralement admis que notre sol et notre climat sont bien adaptés à sa production.

Il est donc de l'intérêt du cultivateur de constater si la production de cette matière est susceptible de devenir une source de profit. On admettra volontiers que l'introduction d'une nouvelle récolte dans la rota-

tion est par elle-même un avantage. Chaque addition au nombre de nos plantes cultivées accroît directement notre puissance. Il est bien connu que la trop fréquente répétition de la même récolte tend à en diminuer le produit, et fait courir, en plusieurs cas, le risque de la perdre par maladie. Les physiologistes semblent n'avoir pas encore décidé si ces tendances et ces risques doivent être rapportés au principe soutenu par Decandolle et autres, que les racines des plantes déposent, durant leur croissance, des matières excrémentaires qui sont un poison pour celles de la même famille, mais deviennent de bons engrais pour celles d'une espèce différente; ou si le succès d'une espèce de récolte sur une terre qui a été épuisée par la production d'une autre espèce provient des besoins diversifiés de différentes variétés de plantes, dont chacune peut trouver dans le sol sa subsistance particulière, quoique celle qui convient à une autre puisse ne plus exister en quantité suffisante. Il paraît assez probable que ces deux causes, et peut-être d'autres que la pénétration humaine n'a pas encore pu découvrir, peuvent exercer leur influence; mais le fait est bien connu de l'observateur le plus superficiel, et il n'y a que les plus négligents qui puissent ne pas faire attention à la leçon qu'il donne.

C'est depuis longtemps une cause d'embarras sérieux pour le cultivateur et l'engrais- seur d'animaux, qu'un sol sur lequel on a répété la production du trèfle, à de courts intervalles, a refusé d'en produire, étant devenu rassasié de trèfle jusqu'au dégoût, comme on l'a dit d'une manière assez expressive. Le navet, sous la rotation à quatre cours, a souvent été attaqué d'une maladie qui l'a fait périr; ce qui n'est jamais arrivé lorsque la plante a été cultivée à de plus longs intervalles. La carotte devient la proie d'une espèce de ver, et il semble y avoir tout lieu de croire que le pouvoir du longus destructeur qui, ces dernières années, a détruit la pomme de terre, doit être attribué à la culture excessive de la plante, qui, en elle-même, jusqu'au moment de l'attaque du destructeur, semble être aussi saine et aussi vigoureuse qu'à une époque quelconque de son histoire. Les plantes parasites sont incontestablement favorisées par un fréquent accès aux plantes auxquelles elles s'attachent, et les insectes qui dévorent les feuilles tendres, et même attaquent et détruisent les crues vigoureuses de nos plantes plus fortes, sont entretenus et multipliés par la trop fréquente exposition des mêmes plantes dans le même sol. Chacune a son ennemi particulier. La mouche qui détruit la feuille de pêcher ne s'arrêtera pas sur le prunier, et la peste du prunier n'attaquera pas le pêcher. La mouche à navet n'attaquera ni la carotte ni la betterave, et la première et la dernière plante sont à l'abri des atteintes de la chenille à carottes. Tous les phénomènes de la nature indiquent la nécessité du changement. Quand une pinière, nous dit-on, a

été détruite par le feu, elle est remplacée par une chenaie, et la chenaie l'est par la pinière. L'habile agriculteur profitera de ces indications, et augmentera le nombre de ses cultures, en y ajoutant tout ce qui peut être adapté à son sol et à son climat, et peut être la source d'un profit raisonnable.

La plante du lin entre-t-elle dans cette catégorie? Je crois qu'on peut répondre à cette question affirmativement. On a de nombreux exemples de très forts rapports provenant de récoltes de lin produites dans des circonstances favorables, et quelques-uns où il a été tiré un profit considérable de lin produit sur une terre qui était devenue incapable de produire une récolte de grain. Mais il faut convenir que le succès est un peu plus précaire qu'avec la plupart des autres récoltes, en conséquence principalement de la courte durée de sa croissance, qui est en tout d'un peu plus de quatre mois. La tige et sa fibre étant la principale source de profit, il est indispensable au succès de la récolte que la crue ait lieu sans interruption, depuis le commencement, autrement on ne peut s'attendre à avoir une tige suffisamment longue. Si elle est arrêtée par la sécheresse ou par quelque autre cause, au commencement de sa croissance, elle sera forcée à fleurir prématurément; après quoi, il y a à peine quelque extension de la tige, et si elle est très courte, elle sera de très peu de valeur. C'est pourquoi des climats très secs, où il y a très fréquemment des sécheresses de longue durée, et des sols arides, qui ne retiennent pas suffisamment l'humidité, sont tout-à-fait défavorables à la crue du lin. Les conditions nécessaires, tant du sol que du climat, pour cultiver le lin avec succès caractérisent néanmoins heureusement la plus grande partie de notre île, qui est proverbiallement humide, en même temps que sa formation géologique est d'un caractère à trop retenir l'humidité et à avoir besoin d'égoûts. Ayant donc les moyens de succès à sa portée, le prudent producteur de lin prendra des mesures pour les rendre efficaces, et en tirer le meilleur parti. Il est seulement nécessaire d'observer que l'égoût parfait de la terre est un procédé préliminaire indispensable. L'effet d'une surabondance d'eau stagnante dans le sol, d'où l'air est exclu en conséquence, pour arrêter la croissance de toute récolte, n'est que trop connu, et à l'égard du lin, il est tout-à-fait fatal. Toutes les autres conditions d'une bonne économie rurale, qui s'appliquent généralement aux récoltes cultivées, sont éminemment nécessaires pour la culture du lin. Après l'égoût, la condition la plus essentielle est l'absence absolue d'herbes nuisibles. La crue des mauvaises herbes est très préjudiciable à toutes les récoltes, mais elle est ruineuse pour le lin, non-seulement en retardant et interrompant son progrès, mais en détériorant sa fibre, qui demande un libre accès à l'air pour être mûri. Et puis, plusieurs espèces de mauvaises herbes croissent parmi le lin jusqu'à une grande hauteur, et ne